

Méditations wébériennes

Au seizième siècle, dit-on, les Japonais démasquaient ceux d'entre eux qui s'étaient convertis au christianisme en les obligeant à fouler une image pieuse. S'inspirant de cette histoire, Takako Yabuki propose *Fumier* une installation interactive qui montre, d'un côté, une assemblée menaçante, de l'autre, un bourreau obligeant un homme, puis une femme à se dévêtir et à se mettre à quatre pattes, comme des chiens, faute de parvenir à leur faire piétiner l'image qui est posée devant eux. Chaque spectateur qui entre dans l'installation précipite encore un peu plus le supplice.

Fumier peut évidemment se lire comme une métaphore saisissante de la condition de spectateur, ou de la condition d'artiste. Certes, nous ne sommes pas japonais. Mais peut-être sommes nous protestants. Les icônes, les reliques, les rituels, toute forme de culte, fût-il esthétique, nous sont devenus étrangers, conformément au dogme réformé. Nous exigeons nous-même de chaque artiste, semble dire l'installation, qu'il refasse ce geste, qu'il commette ce blasphème, qu'il profane des images pieuses – images de la religion, images de la religion de l'art, images saintes des musées. Nous sommes semblables à cette assemblée menaçante qui pense qu'un artiste qui se refuse à cette profanation, qui ne fait pas un ready-made, qui n'efface pas un De Kooning, qui ne repeint pas par-dessus ses toiles, est moins qu'un homme, que tout anti-duchampien, pour reprendre la vieille formule communiste, est un chien.

Négociations, de Hakeem B., qui montre des hommes enfermés dans une pièce grincer des dents et racler les tables, sur fond de crise politique algérienne, ou encore *Cage*, de Flavio Curry, qui en témoigne jusque dans son titre, dénoncent le sentiment d'enfermement que peut ressentir un jeune artiste face à cette injonction. Jadis émancipatoire, elle est devenue une tradition, pour reprendre le mot d'Harold Rosenberg, la tradition du nouveau. Ou comme le disait encore Max Weber, dans la conclusion crépusculaire de son maître livre, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, alors que « le puritain voulait être un homme de la profession-vocation nous sommes contraints de l'être. En passant des cellules monacales dans la vie professionnelle et en commençant à dominer la moralité intramondaine, l'ascèse a contribué à édifier le puissant cosmos de l'ordre économique moderne qui, lié aux conditions techniques et économiques de la production mécanique et machiniste, détermine aujourd'hui, avec une force contraignante irrésistible, le style de vie de tous les individus qui naissent au sein de cette machinerie — et pas seulement de ceux qui gagnent leur vie en exerçant directement une activité économique. Aux yeux des premiers protestants, le souci des biens extérieurs ne devait peser sur les épaules de ses saints que comme un manteau léger que l'on pourrait rejeter à tout instant. Mais la fatalité a fait que ce manteau est devenu une cage dure comme l'acier. Mais lorsque l'accomplissement de la profession ne peut pas être mis en relation directe avec les valeurs spirituelles suprêmes de la culture ou lorsque il ne peut être perçu que comme une simple contrainte économique, l'individu renonce généralement, aujourd'hui, à toute interprétation. Aux Etats-Unis, là où elle connaît un déchaînement extrême, la recherche du gain, dépouillée de son sens éthico-religieux a tendance aujourd'hui à s'associer à des passions purement agonistiques qui lui impriment assez souvent le caractère d'un sport. »

Des maquettes de livres en carton blanc servent d'écran à des images de livres qui ne se superposent pas sur eux, – une voix finit par se satisfaire d'avoir réussi à les faire coïncider : peut-être est-ce le travail de Magali Desbazeille qui, dans cet ensemble de vidéos présentées par la galerie Schirman et de Beaucé, donne la meilleure idée de ce que pourrait être une

échappatoire à cette situation. Travaillé par l'idée d'une réconciliation paisible entre les mots et les choses (les images des livres et les livres finissent par se superposer), il s'échappe de l'injonction profanatoire, sans pour autant proposer un pur et simple retour à la religion de l'art. Toujours, l'image et la chose sont séparées, toujours le Livre est blasphémé, toujours, vieille rengaine avant-gardiste, la synchronisation entre les sens est bafouée, mais d'une manière telle, bizarrement, que rien n'est changé, que tout est restitué, que tout est restauré. Intact.

Une haggadah du Talmud, rapporte Benjamin, dit que l'autre-monde est exactement le même que celui-ci, à quelque chose près. La preuve ?

Mark Alizart